

# LES RANCCEURS ET LA TERRE

DE LA MÊME AUTRICE

*Le Silence des repentis*, Buchet/Chastel, 2022.

KIMI CUNNINGHAM GRANT

---

# LES RANCŒURS ET LA TERRE

Traduit de l'anglais (États-Unis)  
par Alice Delarbre

BUCHET • CHASTEL

Titre original : *Fallen Mountains*  
Éditeur original : Amberjack Publishing  
© Kimi Cunningham Grant, 2019

Et pour la traduction française :  
© Libella, Paris, 2023

La citation de Rainer Maria Rilke p. 9  
est tirée de « Chant pour un enfant de prince »,  
*Le Livre des images*, in *Œuvres poétiques et théâtrales*,  
traduction de J.-C. Crespy,  
Gallimard, « Bibliothèque de la Pléiade », 1997.

La citation de William Faulkner p. 14  
est tirée de *Requiem pour une nonne*,  
traduction de M.-E. Coindreau, Gallimard, 1957.

ISBN : 978-2-283-03763-8

*Pour Chris*



« Comme si tout avait déjà eu lieu. »

RAINER MARIA RILKE, *Le Livre des images*



## APRÈS

La chaleur estivale avait fondu sur Fallen Mountains avec la soudaineté d'une créature ailée : les pensées courbaient la tête, les salades montaient en graine, les arbres se débarrassaient de leurs bourgeons. En chemin, de retour du *dîner*, Red reçut une pluie de fleurs de pommier sauvage, roses et blanches, tombées des arbres bordant Main Street. Elles étaient si moites qu'elles se collèrent à ses chaussures. Il fit jouer la clé dans la serrure du poste de police, puis essuya ses semelles sur le paillason à l'intérieur et s'épongea la nuque avec son mouchoir.

La lettre annonçant son départ à la retraite était bien à l'abri dans le tiroir supérieur de son bureau, dans une enveloppe scellée qu'il comptait remettre à sa secrétaire, Leigh, à la fin de la journée du lendemain, le mercredi. Elle ne travaillait que deux jours par semaine. En vérité, à Fallen Mountains, petite ville de Pennsylvanie, il n'y avait pas beaucoup à faire pour une secrétaire au poste de police – qui méritait à peine ce nom, d'ailleurs, puisqu'il n'employait que Red et Leigh. Le fait que le conseil municipal

maintienne cet emploi, année après année, tenait d'ailleurs du petit miracle. Ces douze derniers mois, le délit le plus scandaleux qu'ils aient eu à traiter avait été l'entrée par effraction d'une bande de jeunes, une nuit, dans le lycée, pour y introduire des animaux de ferme et les laisser courir en toute liberté dans les couloirs. Des poules, deux cochons, une chèvre anglo-nubienne. Résultat : des traces de boue sur les murs, des déjections disséminées dans les salles de classe. Red avait veillé à ce que les coupables prêtent main-forte au gardien de l'établissement un samedi pour réparer les dégâts. Ils avaient tout briqué jusqu'à ce que l'endroit brille et résonne d'une bonne odeur de pin. Il avait fini par se sentir un peu coupable, pourtant, à cause de lui, ces jeunes s'étaient retrouvés enfermés à travailler par un beau week-end de printemps, et il leur avait apporté du poulet frit du Wheeler's Diner pour le déjeuner.

Fallen Mountains enregistrerait, bien sûr, des infractions mineures, des petites entorses que Red avait appris, au fil des années, à bien connaître. Ainsi, les Baumgardner se disputaient sans arrêt dans leur immense mobile home sur la route 28, ils s'en prenaient violemment l'un à l'autre jusqu'à ce qu'un voisin appelle le poste de police pour se plaindre. (Mme Baumgardner mesurait plus d'un mètre quatre-vingts et pesait une bonne vingtaine de kilos de plus que son mari, et c'était donc généralement lui qui finissait le plus amoché.) Et puis il y avait les délits ordinaires : coups de fil en pleine nuit, clients ivres au bar, violations de propriétés privées et chasse aux cerfs en dehors de la saison. La plupart du temps, Red servait aussi, en quelque sorte, de

garde-chasse : c'était lui qu'on appelait quand on trouvait une bête écrasée au milieu de la route, un serpent sur un porche ou une moufette qui se pavanait dans un jardin. Red s'enorgueillissait cependant que Fallen Mountains soit en grande part un lieu préservé des pires péchés du monde, ce dont il était amené à se souvenir tous les soirs, lorsqu'il regardait les nouvelles dans le fauteuil de son salon.

Red fêterait toutefois ses soixante ans à l'automne, et il ne pouvait plus fermer les yeux : c'était un métier pour un homme plus jeune. Traîner des ivrognes au poste de police tard dans la nuit, dégager le gibier mort sur la chaussée, se faufiler sous les porches équipé d'une lampe frontale en priant pour ne pas se retrouver nez à nez avec une bête venimeuse... Autant de missions dont il s'acquittait autrefois sans difficulté, dont il se saisissait même avec la vigueur d'un homme dans la force de l'âge. Mais plus maintenant. La fatigue était là, il se sentait prêt à un changement de rythme. Et à l'aube de son départ en retraite, Red envisageait avec satisfaction ses nombreuses années à ce poste de shérif.

Pour l'essentiel, en tout cas. Vingt-deux années de service, et une seule erreur de jeunesse, un seul véritable regret, une affaire mal gérée, des années auparavant. À l'heure des comptes, Red n'avait pas à rougir de son bilan, il le savait. Et pourtant ces derniers temps, depuis le retour de Transom Shultz à Fallen Mountains, et le bazar monstre qu'il avait réussi à semer à la ferme Hardy, Red se surprenait à penser de nouveau à cette erreur – à Transom, qu'il avait laissé s'en tirer, mais surtout au garçon qui avait payé le prix fort pour son silence. Possum. Tout le monde l'appelait ainsi

à l'époque, et aujourd'hui encore d'ailleurs, ce surnom lui était resté.

Red s'assit derrière son vieux bureau métallique et perdit son regard par la fenêtre, en direction des voitures alanguies dans le début de soirée étouffant du premier jour de juin et qui longeaient lentement le poste de police. Il pensa à son père. Un homme qui avait passé toute sa vie à travailler dans une fonderie à Pittsburgh ; il avait arrêté ses études à la fin du lycée et avait toujours été malheureux, du moins Red l'avait toujours connu ainsi. Pourtant le soir, le temps d'une minuscule tranche de vie, chaque jour, cet homme s'animait en lisant du Faulkner à ses deux fils : *Sanctuaire*, *Tandis que j'agonise*, *Le Bruit et la Fureur*. Sa citation préférée, célèbre, qu'il avait répétée un nombre incalculable de fois à ses fils, était tirée de *Requiem pour une nonne* : « Le passé n'est jamais mort. Il n'est même jamais le passé. » Dans un désir de rappeler à ses garçons que tout acte avait des conséquences, il avait demandé à son épouse de la recopier de sa belle écriture et de l'encadrer. Et cette terrible vérité avait tourmenté Red tout au long de son adolescence. À chaque course de voitures dans les rues de leur banlieue, à chaque cours séché, à chaque pierre lancée dans la vitre d'une ancienne usine désaffectée, à chaque fille qu'il avait touchée... Red avait pensé à Faulkner.

Il se le représentait à cet instant précis, ce morceau de papier jauni avec la calligraphie sophistiquée de sa mère. Il le sentait, ce passé qui déferlait sur le présent tel un immense navire. Son unique bévue, vieille de dix-sept ans, revenait une fois encore lui montrer sa vilaine face. Il en

avait la certitude. Plus tôt dans l'après-midi, pendant qu'il feuilletait un article sur la pêche à la truite par temps chaud tout en mastiquant le cookie acheté au distributeur, la nouvelle petite amie de Transom Shultz avait appelé pour dire qu'elle était sans nouvelles de lui depuis quatre jours. Elle avait prévu de passer au poste le lendemain à la première heure, afin de signaler officiellement sa disparition.

Red se leva pour se rendre à l'armoire à fournitures, où il trouva un petit carnet noir qui tenait dans sa poche poitrine. Il se rassit, prit un stylo dans le mug qui servait de pot à crayons sur son bureau et ouvrit le carnet à la première page. Ça lui semblait une bonne chose à faire, noter quelques idées, se préparer à ce rendez-vous avec la petite amie de Transom. Dans les séries télévisées, tout était informatisé maintenant – les policiers utilisaient des tablettes sophistiquées qui leur permettaient de naviguer entre les informations du bout du doigt, de les faire passer d'un écran à un autre en un rien de temps –, mais il ne voyait pas quel mal il y avait à utiliser un carnet. Il fit tourner le stylo entre ses doigts et tenta de se concentrer pour passer en revue le dernier semestre, afin de reconstituer une chronologie approximative des événements.

Transom était rentré six mois plus tôt, juste après le décès du vieux Jack Hardy. Red s'en souvenait parce qu'il avait croisé le petit-fils de Jack, Chase, au magasin de bricolage en compagnie de Transom, quelques jours après les funérailles. Transom l'avait salué, accompagnant le mot « shérif » d'un signe de tête, et Red avait senti sa gorge se nouer. Transom ne pouvait pas être de retour en ville depuis très

longtemps, sinon Red aurait entendu parler de lui. Quelques semaines plus tard, il achetait la ferme Hardy à Chase : Red l'avait appris dans la *Gazette de Fallen Mountains*. À ce que le shérif en savait, Chase n'avait jamais fait le moindre commentaire ni émis la moindre plainte au sujet de cette transaction, mais la nouvelle avait fait jaser. Pourquoi Chase avait-il vendu ? Qu'aurait dit Jack Hardy s'il avait appris que la propriété avait changé de main ?

Au cours du printemps, Transom avait cédé, en grande partie, les arbres du domaine, anciens et magnifiques, qui avaient été abattus et emportés pour être transformés en madriers. Des semaines durant, des camions chargés de grumes avaient défilé devant le poste de police, chaque coup de frein faisant trembler les vitres. Puis était venu le tour de la compagnie pétrolière et gazière.

Red décrocha son téléphone et composa le numéro de son amie à la *Gazette*, une journaliste qui se prenait un peu pour une écolo et qui avait écrit quelques articles sur la fracturation hydraulique. Il lui demanda si elle pouvait lui dire quand l'entreprise avait commencé à travailler sur la propriété Hardy. Avril. Soit cinq semaines plus tôt.

Transom avait été le premier à céder des droits d'extraction à Fallen Mountains, même s'il y avait des forages dans le coin depuis plus de deux ans maintenant. Ces *gazpilleurs* retournaient la terre et creusaient des trous profonds dans le sol pour atteindre le gisement de Marcellus. Excavateurs, tombereaux, compacteurs : tout le printemps Red avait regardé ces véhicules traverser la ville dans un grand fracas puis s'engager sur la route 28 vers la

ferme Hardy. Il croisait les ouvriers au Wheeler's Diner et à la station-service – des hommes dans des pick-up aux plaques minéralogiques d'un autre État, des hommes qu'il ne connaissait pas et auxquels il ne faisait pas confiance. Il ajouta une autre ligne sur son carnet. Il ne pouvait pas exclure la possibilité que ça ait mal tourné avec un ouvrier.

Red pensa alors une fois encore à la citation de Faulkner. La carrière de schiste durant cet épouvantable été : Possum fourré dans le coffre d'une vieille voiture, Transom posté à la lisière des bois. Avec un soupçon d'inventivité, Red ne pouvait-il lier une multitude de souffrances à cette erreur, à cette terrible nuit ? Au fil des longues années suivantes, n'était-ce pas ce qu'il avait fait, établir des connexions et s'interroger sur son éventuelle responsabilité ? Il inscrivit une dernière réflexion sur son carnet, puis la barra d'un geste si appuyé que son stylo déchira le papier. Il s'essuya le front avec son mouchoir et soupira. Les mots avaient disparu mais ça ne changeait rien. Déjà son esprit l'entraînait dans cette direction ; déjà Red commençait à se remémorer, à douter, à multiplier les hypothèses, et il était trop tard pour contenir les débordements de son affreuse imagination. Chaque fois qu'il se souvenait, il avait honte. Cette fois, pourtant, c'était différent. Cette fois, il avait peur, aussi.

Il prit un anti-acide dans le bol sur son bureau et le mâchonna. La pastille crayeuse au goût de cerise se colla à ses dents.

– Tu vas plus vite que la musique, mon vieux, se murmura-t-il.

Il ouvrit le tiroir de son bureau et posa l'enveloppe scellée dans sa paume. Cette lettre allait devoir attendre un peu, il devait d'abord élucider cette affaire. Il la rangea dans le tiroir et le referma. Il n'en revenait pas que ça tombe maintenant, quelle malchance... Quelques semaines avant ce qui aurait dû être le dernier jour de Red en tant que shérif de Fallen Mountains, Transom Shultz était porté disparu. Une fois encore.

## AVANT

C'était juste avant Noël et il avait neigé toute la nuit. Une poudre légère et duveteuse tapissait les pins et le toit noir de l'étable. Les flocons tombaient sans bruit, valse lente et soporifique. Allongé dans son lit, Chase Hardy les regardait danser dans la lumière grise. Il entendit une voiture approcher, et ne reconnut pas, après avoir jeté un coup d'œil par la fenêtre, le SUV qui venait de se garer devant la maison. À côté de lui, Laney était allongée sur le flanc, un bras posé sur son torse, cheveux blonds étalés sur l'oreiller et lèvres entrouvertes. Si jolie. Il se glissa hors du lit et s'habilla.

Il boutonna sa chemise en flanelle dans l'escalier et ouvrit la porte d'entrée en grand sans laisser à son visiteur le temps de frapper, si bien que celui-ci se retrouva dans une position étrange, poing gauche en l'air. Les deux hommes se fixèrent un instant, aussi surpris l'un que l'autre, jusqu'à ce que celui qui se trouvait dehors fasse un pas pour prendre Chase dans une étreinte puissante et chaleureuse, comme il en avait eu l'habitude pendant des années.

– Transom, souffla Chase, la respiration coupée par les bras épais de son ami.

– Mon frère, répondit-il.

Ce terme, que Transom avait toujours aimé utiliser, était à la fois réconfortant et étrange. Il continuait à le serrer de toutes ses forces.

– Ça fait trop longtemps, ajouta-t-il.

Dans la cuisine, Chase s'appuya contre le plan de travail et regarda son ami s'asseoir à table, dévorer une épaisse tranche d'un quatre-quarts que quelqu'un avait déposé à la ferme quelques jours plus tôt. Il y avait une semaine maintenant que son grand-père, Jack, était décédé. Une semaine qu'il avait entendu ce bruit effroyable, celui d'un corps heurtant le sol, qu'il avait monté quatre à quatre les vieilles marches grinçantes de la ferme et serré Jack, qui vivait alors ses derniers instants dans ses bras. Deux jours plus tôt, ils l'avaient enterré à l'autre bout de la propriété.

Jack, qui savait faire rire Chase les jours où les corvées semblaient accablantes et où la lumière du soleil leur manquait. Jack, qui jusqu'au jour où sa femme, Maggie, l'avait quitté, lui répétait qu'elle était la plus belle chose qui lui soit jamais arrivée. Jack, qui avait appris à Chase tout ce qu'il savait sur la ferme, les bois, la vie... Jack, le gentil, le doux. Il y avait une raison si deux cents personnes étaient venues lui rendre un dernier hommage lors de la veillée. La file d'attente faisait le tour du bâtiment des pompes funèbres, de petits groupes de gens blottis les uns contre les autres sous la neige légère qui frissonnait dans la nuit. Et il y avait une raison si Chase avait été catégorique : seuls le pasteur,

Laney et lui se rendraient au lieu de sépulture. Il n'avait pas besoin que tous ces gens escaladent la colline enneigée, lui répètent encore et toujours les mêmes paroles, le regardent avec pitié.

Laney s'était occupée de tout, elle avait réglé le moindre détail de cette période de deuil. Laney qui était, eh bien, il ne savait plus très bien quoi, plus seulement une amie, mais ni une épouse, ni même une compagne. Pour l'instant il n'avait pas l'énergie d'essayer de mettre une étiquette sur leur relation, tant son cerveau était embrumé par le chagrin. Chase en était désolé, pour elle, parce qu'il l'aimait – il n'était simplement pas tout à fait capable de définir cet amour, du moins pour le moment. En attendant, elle avait répondu présente, avec délicatesse et efficacité. Elle avait assuré le rendez-vous avec le directeur des pompes funèbres à sa place, organisé les horaires de la veillée – qu'elle avait fait paraître dans le journal local. Elle avait pris les dispositions nécessaires pour que Jack soit enterré dans le petit cimetière familial sur la propriété, à côté de Maggie. Laney s'était aussi chargée des visiteurs, amis et voisins qui se présentaient sans arrêt chez eux, à l'improviste et sans y avoir été conviés. Ils arrivaient les bras chargés de gâteaux et de ragoûts, si bien que le réfrigérateur et les plans de travail de la cuisine débordaient de marmites et de plats en Pyrex recouverts d'aluminium, l'idée étant que la nourriture et la présence des autres pouvaient combler le vide laissé par le défunt. Ce qui était bien sûr ridicule. Chase savait que chacune de ces personnes se mobilisait par amour pour Jack, mais au fond il aurait préféré, à ces témoignages de soutien, la tranquillité.

Pour l'inhumation de Jack, Laney et lui s'étaient retrouvés avec le pasteur sous un ciel d'hiver gris et acerbe, à subir les assauts d'un vent cruel et mordant sur la colline où quatre générations de Hardy avaient déjà été enterrées. Ensuite, il avait dit à Laney qu'il préférerait rester seul, pourtant dès son retour à la ferme, il n'avait pas pu supporter le silence assourdissant : pas de cafetière qui crachotait, de poêle à bois qui ronronnait, de radio qui diffusait les vieux airs de gospel que Jack adorait. Même les balades dans les bois, qui l'avaient presque toujours apaisé, avaient perdu de leur efficacité. La veille au soir, alors même qu'il s'était senti égoïste, alors même qu'il savait qu'elle en tirerait forcément des conclusions, il avait demandé à Laney de rester avec lui.

Transom avala une gorgée de café et grimaça.

– Je vois que tu n'as toujours pas appris à préparer un café correct, Chef.

Il avait une miette de quatre-quarts au coin de la bouche.

– Je ne sais pas comment tu fais pour boire ça, ajouta-t-il avec une moue. Sérieusement.

– Je vois que tu as toujours aussi bon appétit.

Transom sourit et découvrit de belles dents larges qui avaient coûté une petite fortune à ses parents à l'époque du collège.

– C'est vrai, dit-il avant de croiser les mains et de promener son regard sur la cuisine. Ça fait plaisir d'être de retour. D'être à la maison. Cet endroit n'a pas changé.

– Tu es parti combien de temps cette fois ? Quatre ou cinq ans ?

– Oui, dans ces eaux-là.

Transom le regarda dans les yeux.

– Écoute, mon frère, j'ai été navré d'apprendre pour Jack. Vraiment navré. C'était quelqu'un de bien.

Après avoir marqué un silence, il ajouta :

– Le meilleur homme que j'ai connu.

Chase changea de position contre le plan de travail et baissa les yeux.

– Ça me touche. Vraiment.

Il versa sa dernière gorgée de café froid dans l'évier et se tourna vers la fenêtre.

– Il est enterré ici, sur la propriété ? lui demanda Transom en passant son pouce sur le bord du mug.

Chase confirma d'un hochement de tête.

– En haut de la colline avec les autres. Maggie, mes parents...

– J'aurais dû venir plus tôt, je sais. J'ai été égoïste. Idiot. Je me suis trouvé toutes sortes d'excuses. J'étais débordé. Ça faisait trop longtemps. Alors qu'en vérité je n'ai jamais été doué pour les adieux. Et puis, tu sais, tant que j'étais loin, je pouvais me convaincre que rien n'avait changé, en quelque sorte.

Il s'interrompt.

– Si ça ne te dérange pas, j'aimerais aller là-bas. Pour lui rendre un dernier hommage.

Chase passa d'un pied sur l'autre. C'était le dernier endroit où il avait envie d'aller, cette colline où toute sa famille était enterrée.

– Bien sûr.

Transom se coupa une autre tranche épaisse de cake et mordit dedans.

– Qu'est-ce qu'on chasse en ce moment ? lança-t-il avec un sourire. Si ça te va, on pourrait aller faire un tour et emporter une carabine.

– La saison de la carabine est finie. On est passé au petit gibier.

Grouses, écureuils, faisans.

– On pourrait réussir à trouver un ou deux lapins, ajouta-t-il.

Avec le petit gibier, il fallait se disperser, avancer de front à quatre ou cinq mètres de distance l'un de l'autre pour déloger les bêtes cachées dans l'herbe et les broussailles, les forcer à détalé.

Transom se leva.

– Tu as un fusil à me prêter, non ? J'imagine qu'il y a toujours un arsenal dans le bureau de Jack.

Il sourit et fourra la fin de la part de gâteau dans sa bouche.

– Et des vêtements. J'ai une paire de godillots dans la voiture, mais j'aurai besoin d'un pantalon et d'une veste chaude si tu en as une pour moi.

Il se dirigea vers la porte et ajouta :

– Je reviens tout de suite.

C'était comme ça avec Transom, et ça l'avait toujours été, depuis vingt ans que durait leur amitié. Il avait une façon d'aimer les gens, de les entraîner dans son sillage, que ses intentions soient bonnes ou mauvaises. Le plus étrange étant que ça ne semblait jamais vraiment déranger

personne. Quand on était avec Transom, on se sentait important. Intéressant, drôle. On s'aimait un peu plus.

Chase quitta la cuisine pour se rendre dans la pièce voisine, le bureau de Jack. Il passa la main sur le haut de l'armoire forte pour trouver la clé permettant de l'ouvrir. Il ressentit un accès de tristesse en posant les yeux sur le vieux fusil de Jack, que Maggie avait hérité de son grand-père et qu'elle lui avait offert pour leur premier anniversaire de mariage, à l'époque où il chassait le canard. Sur le canon, au placage doré, était représenté un homme agenouillé près de son braque allemand, à l'arrêt, fusil levé vers les canards passant au-dessus de leurs têtes. Jack n'était pas du genre à accorder beaucoup d'intérêt aux possessions terrestres – « Amassez-vous des trésors dans le ciel », aimait-il à dire, citant l'Évangile selon Matthieu –, mais s'il y avait un bien matériel qu'il avait chéri, c'était cette arme. Chase prit celle qui était rangée à côté.

Transom revint dans la cuisine.

– Ça caille dehors, dit-il en frottant ses grandes mains l'une contre l'autre, avant de les approcher de sa bouche pour souffler dessus.

Chase lui remit un fusil de petit calibre, puis sortit de ses poches une poignée de cartouches rouges.

– Et toi ?

Chase secoua la tête.

– Je vais juste marcher aujourd'hui.

– Ne me dis pas que tu ne t'es toujours pas remis à la chasse.

– Toujours pas.

Il lui lança une casquette orange fluo.

– Mets ça, ajouta-t-il.

Transom roula les yeux mais vissa la casquette sur sa tête.

– C'est une propriété privée, dit-il en enfilant une salopette prévue pour le grand froid. Il y a d'autres gens qui chassent ici ? Qui risqueraient de nous tirer dessus ?

Il avait du mal à remonter la fermeture à glissière. Transom avait toujours eu un torse large, bien plus que Chase, et il ne s'était pas affiné avec les années.

– Porte-la, c'est tout, marmonna Chase. Et d'ailleurs, poursuivit-il avec un sourire, se souvenant que son ami avait toujours détesté cette corvée, tu es arrivé juste à temps pour m'aider à traire les vaches.

\*

À l'étage, Laney fut réveillée par les voix de deux hommes : leurs rires avaient l'aisance de la familiarité et montaient en frémissant à travers le plafond de la cuisine dans la chambre de Chase. *Jack*. Ce fut sa première pensée : Jack et Chase s'étaient levés de bonne heure, avaient déjà terminé la traite et préparaient le petit déjeuner dans la cuisine. Elle en fut heureuse. Elle était dans le lit de Chase, où elle rêvait de se trouver depuis très longtemps, dans une maison qu'elle adorait. Elle cligna alors des yeux et, tandis qu'elle s'étirait pour chasser les vestiges du sommeil, elle se rappela : non. Toute cette nourriture, tous ces gens endeuillés en noir et en gris qui passaient à la ferme Hardy, et Chase, Chase

avec son regard bleu fatigué, sa tristesse qui s'accrochait à lui comme une brume. Jack n'était plus là.

Et donc les voix dans la cuisine... Elle reconnut celle de Chase, mais à qui parlait-il ? Un voisin passé présenter ses condoléances, encore un vieil ami de Jack ? Les fermiers étaient des lève-tôt, ils pouvaient débarquer à une heure aussi matinale et être sûrs de trouver quelqu'un. Elle s'assit dans le lit et regarda par la fenêtre. De la neige. Le ciel gris pâle, le paysage saupoudré, le toit de l'étable, les champs derrière, un concerto de blanc. À côté de sa camionnette, un SUV noir.

Un éclat de rire bruyant traversa le plancher et enfla. Alors elle sut. Elle aurait reconnu ce rire entre mille, un rugissement qui montait des profondeurs du ventre, puis qui s'envolait très haut, vers une octave surprenante pour un homme de ce gabarit. Elle imaginait parfaitement la centaine de rides magnifiques qui plissaient ce visage à cet instant. Elle pouvait le sentir aussi, ce visage pressé contre le sien, un souvenir. Elle connaissait par cœur la lueur dans ses yeux, l'éclat de ses dents, et elle détesta aussitôt son cœur qui s'emballait : la veille, Chase lui avait proposé de rester pour la nuit, et c'était la première fois. Toute avancée avec Chase, peu importait sa cause, était bonne à prendre. Ou du moins elle le croyait. Jusqu'à ce rire qui venait brouiller la douce évidence de son désir. Transom. Transom était rentré.



## APRÈS

Red sortit son mouchoir pour se tamponner le front : une deuxième journée de juin suffocante. La petite amie de Transom Shultz, Teresa, était avachie face à lui sur un fauteuil mou qui couinait dans la salle de réunion aux murs vitrés, au fond du poste de police de Fallen Mountains. Il n'y avait pas de pièce pour mener les entretiens, les interrogatoires ou même les conversations privées, et si celle-ci était loin d'être idéale, elle restait le meilleur endroit possible pour ce rendez-vous. Une fois par mois, le conseil pédagogique s'y rassemblait pour manger des donuts, boire du café et débattre des salaires, des manuels scolaires et des tableaux blancs. Le procès-verbal d'une réunion précédente était posé au milieu de la table.

Dans la pièce voisine, Leigh était assise derrière sa machine à écrire pour remplir des contraventions et elle relevait de temps en temps la tête, leur jetant un regard intrigué. Une disparition était une grande nouvelle pour Fallen Mountains, sans parler d'une ravissante petite amie en pleurs, venue chercher de l'aide auprès du shérif. Contre

la fenêtre derrière le bureau de Red, un climatiseur crachait de l'air avec un gémissement. Les derniers jours avaient été pénibles, la chaleur pesante et accablante. « Collante », disaient les gens, et c'était exactement l'impression que l'on avait, la même que si quelqu'un rôdait autour de vous et que vous n'aviez qu'une envie, le repousser, pour pouvoir un peu respirer. Le mois de juin n'était pas censé être aussi chaud.

– La dernière fois que je l'ai vu, c'était vendredi dernier, expliqua Teresa. Juste avant le week-end du Memorial Day.

Elle s'essuya les yeux avec son bras nu et frêle, puis frémit.

– Ça fait cinq jours maintenant.

Transom et elle s'étaient disputés ce soir-là. Ils avaient prévu d'aller chez elle, mais elle était rentrée seule. Quand elle l'avait appelé sur son portable le lendemain, et le surlendemain, il n'avait pas décroché.

– J'ai pensé qu'il était juste en colère, ajouta-t-elle, qu'il ignorait mes appels. Ce qui lui arrivait parfois, vous savez. Comme un petit jeu. Mais cette fois ça a duré un peu trop longtemps, et j'ai commencé à m'inquiéter.

Red prit quelques notes dans son carnet, et sa main droite, gagnée par l'arthrose, contre laquelle son médecin lui avait prescrit d'alterner deux types d'anti-inflammatoires, protesta lorsqu'il serra le stylo. Il inscrivit le chiffre cinq en haut de la page et regarda Teresa, attendit qu'elle poursuive.

– Je sais ce que vous devez vous dire, vous et tout le monde, reprit-elle en frottant ses deux poings serrés. Il a juste levé les voiles, encore une fois. Je vous le dis, moi, ce

n'est pas ce qui s'est passé. J'en suis sûre, et j'ai besoin de votre aide.

Elle était drôlement jolie cette femme, avec ses cheveux bruns brillants, ses immenses yeux marron, sa large bouche parfaite, sa silhouette et ses traits délicats.

– Il m'en a parlé, il appelait ça ses « voyages ». Parfois ça le démangeait de tout plaquer et de partir, et il le faisait. Ça a l'air nul dit comme ça, mais ce n'était pas le cas. Il n'avait simplement pas de raison de poser ses valises quelque part. Cette fois, c'était différent.

Elle renifla en tremblant.

– On était amoureux.

Red tapota la table avec son stylo. Il n'aimait pas la direction que prenait cette conversation, le fait que Teresa soit si sûre que quelque chose était arrivé à Transom. Il appuya sur le bouton pour rétracter la pointe de son stylo.

– Les gens font ça, vous savez. Ils partent. C'est difficile à accepter, mais certains... certains n'arrivent pas à tenir en place.

Il cherchait à obtenir la réponse qui l'arrangeait, à orienter sa déposition. Il en avait conscience et en éprouvait une légère culpabilité, cependant son désir de classer cette affaire avant qu'elle puisse provoquer toutes sortes de répercussions était plus fort que tout. Il ne pouvait pas s'en empêcher.

– Ce que j'essaie de vous dire, c'est qu'avec le passé de Transom, ça risque d'être difficile de prouver que ce n'est pas ce qui s'est produit cette fois.

Teresa tendit sa main gauche au-dessus de la table pour la lui montrer.

– Ça vous irait, ça, comme preuve ?

Red observa les ongles rouge vif et la rose tatouée qui remontait le long du poignet.

– C'est plus d'un carat, précisa-t-elle. Transom a dessiné la bague lui-même et a fait appel à un bijoutier de Pittsburgh. Il m'a demandé de l'épouser la semaine dernière. Je vous le dis : il n'avait pas l'intention de partir.

Red étudia la pierre qui paraissait énorme sur les minuscules doigts de Teresa. Il avala une gorgée de café pour tenter de chasser l'angoisse qui s'était logée dans sa gorge.

– D'où venez-vous, Teresa ?

Elle n'était pas du coin, il le savait.

– Empire.

Soit un bourg encore plus petit que Fallen Mountains à une quarantaine de kilomètres au nord, par la route 666, surnommée l'autoroute du diable, une route étroite et sinueuse, qui traversait d'épaisses forêts de pins et se terminait là-bas. Pendant des années, Red avait entendu parler d'un réseau de méthamphétamines dans ses faubourgs, mais dernièrement la ville connaissait d'autres problèmes : des habitants usés par des difficultés incessantes avaient vendu les droits d'extraction sur des propriétés de cinquante hectares, ou sur des terrains plus petits. Avait suivi la valse des camions, des foreuses et des étrangers à bord de leurs pick-up, qui provoquaient des bagarres avec les locaux et mettaient des filles en cloque. Empire. Comment un joli

brin de femme comme Teresa pouvait-il venir d'un endroit pareil ?

– Et vous êtes ensemble depuis combien de temps, Transom et vous ?

– Depuis février. On s'est rencontrés dans un bar à Empire.

– Donc tout juste quatre mois.

– Quand on s'est trouvés, on le sait, non ?

Difficile de la contredire. Il avait su qu'il voulait épouser Sue le jour de leur rencontre.

– Il avait beaucoup de pression. Surtout à cause de cette propriété, la ferme Hardy. Chase, les gens de la compagnie. Une fois qu'on leur a vendu les droits d'exploitation, on n'a plus son mot à dire sur la façon dont ils procèdent : le moment où ils débarquent, l'endroit où ils s'installent et ce qu'ils font. Ça marche comme ça, c'est tout.

Elle passa à nouveau son bras sur ses yeux.

– Il a changé d'avis, vous savez. Il a tenté de rompre le contrat dès qu'il a vu l'effet que ça avait sur Chase. Bien sûr, les pétroliers n'ont rien voulu entendre.

Red attrapa un mouchoir dans la boîte sur le meuble métallique derrière lui et le lui tendit. Il avait pris note, mentalement, de ce qu'elle venait de lui dire. Transom avait-il eu un désaccord avec un employé de la compagnie ? Un chef d'équipe ? Un ouvrier ? Il imagina une bagarre dans ce qu'il restait des bois Hardy, deux hommes qui se battent dans la chaleur, la situation qui dégénère. Un accident peut-être. C'était précisément pour cette raison que Red avait soutenu avec autant de vigueur l'arrêté municipal

pour interdire à ces compagnies l'accès à Fallen Mountains. Ces gens-là ne faisaient qu'apporter toutes sortes d'ennuis : ils venaient troubler la terre, les routes, les cours d'eau et, surtout, les habitants. Rien que des ennuis.

– Il était tellement bouleversé, poursuivit Teresa. À cause de la ferme, de Chase. Il les aimait. C'est une chose qu'on ne sait pas à son sujet, Transom donne l'impression de ne tenir à personne, de ne faire que ce qui lui plaît, mais au fond de lui il tient aux autres. Il a un cœur tendre.

Elle s'interrompt pour fouiller dans son sac. Elle en sortit un chewing-gum qu'elle mit dans sa bouche, puis elle replia l'emballage argenté pour lui redonner sa forme d'origine.

– J'ai grandi dans un lotissement à Empire, et mes parents ne possédaient ni le mobile home où on vivait, ni la terre sur laquelle il se trouvait, alors je n'ai jamais vraiment compris comment on pouvait s'attacher à un endroit. Je lui ai dit : les affaires sont les affaires. Tu dois mettre tes émotions de côté. Il en était incapable.

– Parlez-moi à nouveau de la dernière fois où vous l'avez vu, dit Red. Que s'est-il passé ?

Elle essuya ses larmes.

– On avait été au concours de tir. On s'est disputés et je suis rentrée avec ma voiture.

Red l'interrompt.

– À quel sujet vous étiez-vous disputés ?

Elle soupira, réticente à répondre.

– Mademoiselle, dit-il en se penchant vers elle. Je ne tiens pas à me montrer indiscret, vous devez bien le comprendre. Je m'efforce juste d'assembler les pièces du puzzle.

Elle hocha la tête.

– Au sujet des comprimés qu’il prenait.

Des antalgiques. Elle ne savait pas où il se les procurait, mais ça durait depuis le jour de leur rencontre.

– Il augmentait sans arrêt les doses, et ça ne l’empêchait pas de prendre sa voiture et de faire des trucs. Il buvait. Il était parfois désorienté, il oubliait où il allait, pour quelle raison. Il avait cette expression vide, le regard vitreux, on aurait dit qu’il était absent. Je lui ai dit qu’il devait arrêter sinon...

Elle n’alla pas au bout de sa phrase et ses yeux marron s’embuèrent de larmes. Elle tenta de les retenir, pourtant il suffit d’un battement de cils pour qu’elles débordent et dévalent lentement le long de ses joues.

– Sinon quoi ?

Elle se mit à sangloter, pliée en deux.

– Sinon ce serait terminé entre nous, dit-elle, la tête sur les genoux.

Red aperçut alors Leigh qui s’était approchée sur la pointe des pieds et levait les mains de part et d’autre de sa tête, comme pour demander si elle pouvait faire quelque chose.

Il lui fit signe que non et posa une main sur l’épaule anguleuse de Teresa.

– Vous avez ajouté autre chose ? Et lui, qu’a-t-il dit ? Est-ce qu’il aurait évoqué la possibilité d’un départ ?

Il marqua un silence et se pencha vers elle plein d’espoir. Il se contenterait d’une simple mention de cette possibilité, il n’avait vraiment pas besoin de plus pour décider de clore le dossier. Transom s’était disputé avec sa fiancée, il l’avait

menacée de partir et il avait mis sa menace à exécution, une fois de plus. Il demanderait à Leigh de taper un bref rapport. Il pourrait remettre sa lettre de départ à la retraite le lendemain et ce serait réglé.

– Il faut essayer de vous souvenir, c'est important.

– Je l'ai traité de tous les noms, j'ai dit des choses qu'on dit quand on est en colère. Que je ne voulais plus le revoir. C'était des mots en l'air, shérif. Ça nous arrivait de nous balancer ce genre de trucs, tous les deux, on fonctionnait comme ça, mais on se réconciliait au bout d'un jour ou deux. Je l'ai appelé tout le week-end, et il ne m'a pas donné signe de vie. Lundi, j'ai fini par téléphoner à la ferme, et Chase m'a dit qu'il ne l'avait pas vu non plus.

À ce moment-là, les pleurs de Teresa se transformèrent en une plainte déchirante et incontrôlable. Elle s'effondra sur la table de la salle de réunion en sanglots. Red ne savait pas très bien comment réagir : tendre la main vers elle pour lui tapoter le dos, ou quitter discrètement la pièce ? Il avait la sensation vertigineuse d'être complètement dépassé : Transom n'avait pas vraiment pris la poudre d'escampette cette fois, et il y avait cette histoire avec Possum, enfouie toutes ces années auparavant et qui venait de remonter juste sous la surface, prête à éclater. Red fit signe à Leigh d'entrer – Leigh la consolatrice, avec sa voix douce et son visage d'ange, Leigh sans doute bien plus apte à gérer la situation que lui. Elle se leva d'un bond et traversa rapidement la pièce, ses talons hauts claquant sur le linoléum à damier. Red sortit discrètement de la salle, puis du bâtiment, pour retrouver la chaleur abominable. Il pensa à la lettre dans le

## LES RANCŒURS ET LA TERRE

tiroir de son bureau, et regretta, regretta cent fois, regretta mille fois de ne pas avoir décidé de la remettre le mois précédent.



## AVANT

Chase et Transom quittèrent la ferme et prirent la direction des terres à l'ouest. Le sol de décembre, gelé depuis des semaines maintenant dans le nord de la Pennsylvanie, était dur et saupoudré de neige. Leurs godillots crissaient à chaque pas.

– C'est beau ici, dit Transom comme ils s'étaient arrêtés et retournés pour observer les bâtiments derrière eux, les rangées de petites tiges de maïs sèches, les montagnes, grises et blanches, au loin. Tu vas rester, hein ?

Chase donna un coup de pied dans une brindille et haussa les épaules.

– Pas sûr de pouvoir.

Il demeura silencieux un instant, cherchant comment expliquer la situation. Pas plus tard que la veille, il était assis devant un immense bureau bien ordonné en ville, face à un avocat. Celui-ci s'était avachi dans son fauteuil en cuir sombre pour lui asséner la nouvelle :

– La situation est mauvaise, Chase. Je ne vais pas vous mentir. Votre grand-père, paix à son âme, a laissé un sacré bazar dans ses affaires.

Jack n'avait pas réglé les mensualités de son prêt immobilier depuis huit mois. L'an dernier, il ne s'était pas acquitté des impôts fonciers. Il avait souscrit des emprunts pour du matériel, aussi. En tout, des dizaines de milliers de dollars de dettes.

– Vous avez de l'argent liquide ? avait-il demandé à Chase. Un compte d'épargne ? Il y a parfois moyen de trouver un arrangement.

Chase avait un peu d'argent de côté, mais il n'avait jamais eu de boulot en dehors de son travail à la ferme, et il était donc très loin d'avoir de quoi se sortir du genre d'embarras que l'avocat lui décrivait. Il avait secoué la tête puis s'était mis à contempler la rue devant le cabinet ; le vent projetait une pluie glaciale contre les carreaux anciens et irréguliers, couverts de buée par la chaleur qui se dégageait de leurs deux corps.

L'avocat avait ensuite voulu savoir si Chase avait envisagé de céder les droits d'extraction.

– Vous êtes situés sur le gisement de Marcellus, comme l'ensemble des fermes du coin. Ça pourrait être un moyen de conserver la propriété, la partie qui sert à l'exploitation agricole, si vous le vouliez.

Il s'était interrompu pour arranger une liasse de papiers sur son bureau.

– Je sais que Jack était contre cette idée, au départ. Les choses ont changé, néanmoins. Il comprendrait sans doute que vous vous retrouvez dans une situation épineuse.

Fracturation hydraulique. Il n'y avait pas si longtemps, deux hommes s'étaient présentés chez eux, avaient fait la

conversation et posé des questions sur les vaches holstein. Ils avaient montré un modèle de contrat à Jack et lui avaient exposé les avantages d'une cession des droits d'extraction. Il les avait éconduits. Il était opposé à l'exploitation des sols depuis toujours, bien avant que les premières compagnies pétrolières et gazières ne viennent frapper aux portes alentour – il ne supportait pas l'idée que des étrangers puissent venir piétiner son terrain, creuser des trous profonds pour se servir au risque d'abîmer cette terre qu'il adorait. Chase ne s'imaginait pas prendre une décision qui aurait été à l'encontre des principes de Jack.

– La fracturation hydraulique est exclue, avait-il répondu à l'avocat.

Celui-ci lui avait remis une chemise contenant plusieurs documents.

– Prenez le temps de réfléchir à tout ça. Je vais faire de mon mieux pour tenir les usuriers à distance en attendant. Essayez de revenir vers moi d'ici une semaine.

Il l'avait raccompagné dans le hall d'entrée et lui avait quasiment fait la révérence pour lui dire au revoir avant de retourner dans son bureau.

À présent, tandis qu'il cheminait difficilement dans la neige avec Transom, Chase repensait à cette conversation ; dans son esprit il avait marqué d'une croix rouge la date correspondant à la fin de sa semaine de réflexion. Plus que six jours. Six jours pour trouver un moyen de sauver la ferme qui appartenait à sa famille depuis deux siècles, la ferme que son grand-père avait chérie et dont il s'était occupé, la ferme qu'il adorait, lui aussi. Il ne voyait aucun moyen de

se sortir du borbier dans lequel Jack l'avait laissé, et il fut pris d'une colère subite contre son grand-père qui l'avait placé dans cette impasse.

– Quand Maggie est tombée malade, il y a eu beaucoup de frais médicaux à régler, dit-il après avoir pris une profonde inspiration et expulsé sa colère dans un grand panache de buée blanc. On a dû faire des sacrifices. Enfin j'imagine que c'est ce qui s'est passé. Jack a laissé les autres factures s'accumuler, les impôts aussi. Je l'ignorais complètement jusqu'à hier. Tu connais Jack, il voulait sans doute éviter de m'« encombrer » avec ses problèmes... Bref, pour répondre à ta question, je ne suis pas sûr d'avoir les moyens de rester.

Transom souffla. Il sortit de sa poche un petit flacon brun de comprimés. Il en goba un, pencha la tête en arrière et l'avalait.

– Je suis désolé.

Ils marchèrent en silence pendant quelques minutes. Ils enjambèrent une vieille clôture de barbelés pour pénétrer dans un champ à l'abandon, avec de hautes graminées et d'épais fourrés d'oléastres.

– Je pense que c'est un bon endroit pour charger, dit Chase.

Il n'avait pas envie de parler de son deuil et de son chagrin, et encore moins de ressasser combien Jack aurait été déçu que son petit-fils puisse perdre la ferme. Il n'avait pas envie de parler, en fait.

Transom chargea son fusil avec trois cartouches et mit le cran de sûreté.

Ils traversèrent le champ, leur souffle lourd formait des panaches blancs. À un peu moins de dix mètres devant eux, un lapin surgit d'un buisson et zigzagua dans la neige, visible par intermittences. Transom fut trop lent, il plaça son fusil contre son épaule d'un geste maladroit et tira bien trop tard. De la neige jaillit à l'endroit où les plombs mitrail-laient la terre. Le lapin était hors d'atteinte, il avait disparu dans la végétation plus loin.

Transom regarda son ami et remit le cran de sûreté.

– Je manque d'entraînement, dit-il en riant, avant de cracher sur le côté. J'aurai le prochain.

Chase acquiesça d'un mouvement de la tête, et ils reprirent leur traversée du champ.

– Qu'est-ce que tu as fait, tout ce temps ?

La respiration de Transom était laborieuse, il peinait dans la neige.

– J'ai travaillé, à droite et à gauche. Fait des affaires.

Il sourit avant d'ajouter :

– J'ai vieilli.

Au lycée, Transom tenait une forme phénoménale. Il courait de la ferme au centre-ville, aller et retour, ce qui représentait une boucle de treize kilomètres. Joueur vedette de l'équipe de baseball, il soulevait de la fonte dans la salle de musculation miteuse tous les jours après les cours. En troisième, Chase et lui avaient installé une barre en métal dans l'étable, et ils se mettaient au défi de tenir le plus longtemps, bras pliés, le menton au-dessus de la barre. Et de faire le plus de tractions. Pendant des années, Transom avait remporté les deux défis. Chase avait fini par perdre

tout intérêt pour l'exercice à la longue, mais en première les choses avaient changé. Il n'y avait pas seulement que Chase avait gagné en force, même si ça jouait bien sûr. Transom semblait, bizarrement, s'affaiblir. Et d'ailleurs, à la fin de leur secondaire, il en était arrivé à ne plus vouloir utiliser la barre.

- Je dois préserver mes bras pour le match, prétextait-il.

Devant eux, un autre lapin détala, apeuré et affolé, filant à gauche, à droite. Cette fois, Transom était prêt : il épaula rapidement le fusil, le cala bien dans le creux de la clavicule, visa et tira, le tout dans un seul mouvement, leste et assuré. Ils avancèrent et Transom ramassa le lapin, qui formait un tas de fourrure et de sang dans la neige. Il le tint à bout de bras avec un sourire. La tête de la bête pendait mollement d'un côté, son corps était recroquevillé.

- On va rentrer le faire griller, proposa-t-il. Tu as un couteau ?

Il s'agenouilla dans la neige, et Chase sortit de sa poche celui que Jack lui avait offert pour ses onze ans. La douleur qui accompagnait ce souvenir – le cadeau emballé dans la page d'une bande dessinée, Jack lui ébouriffant les cheveux et lui disant qu'un homme avait besoin d'un couteau – l'assaillit, et il fut frappé de plein fouet par le chagrin. Encore une fois.

Transom empoigna le lapin par les pattes et tira sur la peau pour la retrousser sur chacune d'elles.

Chase se tenait quelques mètres en retrait et détournait le regard.

- Hé ! Et si je l'achetais ?

Chase pivota vers son ami et le dévisagea. Était-ce encore une de ses blagues ?

– Quoi ?

– La ferme. Je pourrais, tu sais. Tu resterais vivre ici, tu continuerais à exploiter les terres, comme depuis toujours. Ça serait encore la ferme Hardy. Il n'y aurait que le nom sur l'acte de propriété qui changerait.

Il se servit du couteau pour sectionner la tête et l'extrémité des pattes, qu'il jeta sur le côté. De la vapeur se dégageait du corps chaud.

– Pourquoi ?

L'odeur de la bête commençait à lui parvenir, et Chase recula.

– Comment ça, « pourquoi » ? On est en famille, non ?

Il ouvrit le ventre pour retirer les viscères. Puis il passa son doigt à l'intérieur de la cage thoracique et étala un peu de sang sous chacun de ses yeux. Il fit signe à Chase d'approcher.

– Nan, mec. Très peu pour moi.

– Comme tu veux.

Il nettoya ses mains dans la neige, où il laissa deux traînées de sang, et il se releva.

– Je ne me suis jamais autant senti chez moi qu'ici, avec toi, Jack et Maggie. Tu le sais. Et cet endroit m'a manqué. Ça me démange depuis un petit moment, j'ai envie de me poser, de m'installer quelque part.

La gorge de Chase se serra. Dans son état actuel de fragilité, la générosité de cette proposition le bouleversait. Il

tourna le dos à son ami et donna un coup de pied dans un tas de neige.

– Je ne sais vraiment pas quoi dire...

Transom frotta les jambes de son pantalon, et bouscula légèrement Chase avec son épaule.

– Hé, tu vas pas pleurer, dis ? Je ne te fais pas l'aumône, tu sais. C'est un investissement pour moi. Une transaction financière.

Chase hocha la tête. Transom et ses innombrables contradictions : réfléchi et généreux un instant, dur et distant le suivant.

– Tu n'es pas obligé de me répondre tout de suite, ajouta-t-il. Promets-moi juste d'y réfléchir.

– Promis.

Ils redescendirent la colline, dérapant à moitié dans la neige, sur la couche verglacée recouverte par les flocons récents, qui s'accrochaient à leurs jambes et à leurs pieds, les alourdissaient. De loin la ferme, rectangle blanc dans ce royaume de blancs, paraissait chaleureuse et confortable, même si elle ne l'était plus autant qu'à une époque. Chase l'observa plus attentivement. Les bougies. Il y a longtemps, Maggie mettait des bougies devant toutes les fenêtres, à partir de Thanksgiving. Quand il quittait l'étable après la traite du soir, elles étaient toutes éclairées et lui envoyaient une onde de chaleur comme une invitation à rentrer.

À leur retour à la maison, Laney était partie. Chase se demanda ce qu'elle pouvait bien penser. Était-elle contrariée qu'il soit parti avec Transom sans lui dire un mot ni lui laisser un message ? Se faisait-elle des idées après cette

nuit ? Il ne voulait surtout pas la blesser. D'ailleurs, depuis leur rapprochement consécutif au décès de Jack et surtout depuis leur nuit ensemble, il se demandait sérieusement s'il n'y avait pas autre chose que de l'amitié entre eux, s'il n'y aurait pas, peut-être, un autre avenir à envisager. Cependant, il avait la certitude de ne pas vouloir se lancer dans une histoire, en tout cas pas tout de suite, alors qu'il avait des décisions importantes à prendre.

Transom déclara qu'il était fatigué et s'affala sur le canapé. Chase garda sa veste et ressortit. Il grimpa sur son quad et prit la route de terre qui conduisait à l'extrémité de la propriété. Son véhicule tanguait à cause des ornières et de la neige. Arrivé au bout, il coupa le moteur et descendit. Il traversa d'un bon pas les bois qui lui semblaient interminables, et qui reliaient cette partie de leurs terres aux deux cent cinquante mille hectares de la forêt nationale d'Allegheny. Il se rendit à Church Hollow, l'endroit qu'il aimait le plus dans tout le domaine. À l'origine, ce vallon était simplement nommé The Hollow – *le Vallon*. Durant l'adolescence, Chase, qui refusait parfois d'accompagner Maggie à son église évangéliste, lui avait dit que ce vallon était son église. L'endroit où il pouvait mettre de l'ordre dans ses idées, se sentir plus proche que jamais de son Créateur.

Lorsque Chase refusait de l'accompagner, Jack, assis face à Maggie, autour de la table de la cuisine, tentait de lui communiquer avec le regard, sans un seul mot, qu'elle devait battre en retraite, le laisser respirer. Et un jour, The Hollow était devenu Church Hollow, *l'Église du Vallon*.

Le nom était bien trouvé. De gros rochers se dressaient au sommet de la colline et sur ses pentes, si bien que quand on se tenait au fond de la dépression et qu'on levait les yeux, on pouvait avoir l'impression d'être dans une ancienne cathédrale. Chase escalada son rocher préféré et s'assit dessus. L'humidité glaciale de la roche ne tarda pas à transpercer son jean. Il aimait ça, cette sensation profonde et déconcertante du froid. Il baissa son bonnet sur ses oreilles et porta son regard en direction des arbres. Orme d'Amérique, *ulmus americana*. Frêne noir, *Fraxinus nigra*. Chêne rouge d'Amérique, *quercus rubra*. Il avait appris ces noms dans son enfance.

Il passa son pouce sur une plaque rugueuse de lichen vert et en détacha un petit morceau. Il leva les yeux vers le ciel d'hiver gris, vers les nuages vaporeux en mouvement constant, presque imperceptible, au-dessus de sa tête. Il souffla, regarda la petite volute de buée se dissiper, et alors qu'il réfléchissait à l'offre de Transom, qu'il essayait d'aborder les problèmes avec logique pour parvenir à la bonne décision, il fut à nouveau submergé par le chagrin. Pas uniquement parce que la ferme était liée à son grand-père, pour lui, mais parce que c'était toujours vers Jack qu'il s'était tourné pour prendre conseil. Il avait une façon de vous guider sans vous dire précisément comment agir ou quels mots prononcer. Et on ne se sentait jamais jugé avec lui. Aujourd'hui, Chase se retrouvait face à la décision la plus difficile de sa vie, et Jack n'était pas là. Il aurait donné n'importe quoi pour avoir quelques minutes – dans le pick-up cahotant sur une route de campagne, assis à côté

de lui devant la maison après une longue journée de travail ou autour de la table de la cuisine pour manger un de ses plats mijotés – et lui demander conseil.

Le vent se leva, et Chase se pencha en arrière, prenant appui sur ses coudes. Les cimes des arbres, immenses et clairsemées à cette époque de l'année, se balançaient et gémissaient. Un écureuil détala dans un pin blanc avec un petit cri et un regard méfiant. Il remua sa queue touffue. Ce ne serait peut-être pas si mal de vendre la ferme à Transom. Sur le papier, elle n'appartiendrait plus aux Hardy, mais les gens continueraient à lui associer ce nom, et puis Transom était presque de la famille. Ils ne partageaient pas le même sang, d'accord, cependant son ami avait vécu dans la maison pendant deux ans, et il y avait passé des dizaines d'après-midi et de week-ends tout au long de leur enfance. Chase le considérait comme un frère, lui aussi.

L'année de leurs seize ans, ils avaient tous les deux vécu des choses terribles : les parents de Chase s'étaient tués dans un accident de voiture, ceux de Transom s'étaient séparés. Les deux garçons avaient toujours été amis, deux gamins réunis par les hasards de la vie. Chase et ses parents vivaient à cinq cents mètres de là, plus bas sur la route et, comme sa mère travaillait en ville, il avait toujours passé la plupart de son temps à la ferme. Pour arrondir les fins de mois, Maggie gardait Transom quatre jours par semaine. Ils avaient appris à ramper et à marcher ensemble. Ils avaient retiré les petites roues de leurs vélos le même jour, ils s'étaient entraînés de concert à garder l'équilibre. Ils avaient passé

tellement d'après-midi à tirer des pigeons sur les poutres de l'étable, de soirées estivales à attraper des grenouillettaureaux dans l'obscurité. La souffrance les avait rapprochés plus que jamais pourtant. Quelques mois après la mort des parents de Chase, Transom avait débarqué à la ferme un samedi avec deux énormes sacs de toile sur une épaule, ses chaussures à crampons et sa batte de baseball. Il était resté planté sur le perron, triste et sans voix. Maggie l'avait attiré à l'intérieur et lui avait dit de poser ses affaires dans la chambre d'amis. La semaine précédente, sa mère avait fait une tentative de suicide : Transom n'avait pas besoin de leur fournir d'explications, ils comprenaient la raison de sa présence. Maggie avait appelé JT Shultz pour lui dire que son fils était le bienvenu chez eux aussi longtemps qu'il le souhaiterait. Transom n'était jamais reparti. Pendant des mois JT avait appelé. Pendant des mois il était venu chez les Hardy dans sa Lincoln et il avait tenté de le convaincre de lui parler. Il déposait des enveloppes d'argent liquide. Un an plus tard, lorsqu'il avait annoncé qu'il vendait son usine et qu'il quittait Fallen Mountains, Transom lui avait rétorqué qu'il était hors de question qu'il déménage en pleine année de terminale, et JT n'avait pas insisté.

C'était peut-être une bonne chose que Transom s'installe dans le coin maintenant. Cette idée séduisait Chase. Il se baissa et cassa l'extrémité d'une fine branche de pin, avant de l'approcher de ses narines. Il adorait cette odeur, si franche et raffinée. Levant les poings vers le ciel, il s'étira pour chasser le froid, et se gorgea du parfum de la forêt. L'écureuil monta plus haut dans l'arbre. Chase descendit

## LES RANCŒURS ET LA TERRE

du rocher et fila chez lui. Sur le chemin du retour, il prit sa décision et, ainsi que Jack le lui avait appris, il s'y tiendrait. Il fermerait résolument la porte au doute. Il allait vendre la ferme à Transom.



## APRÈS

Dès qu'il eut terminé son entretien avec Teresa, Red prit le volant de la voiture de police de Fallen Mountains, un tout-terrain blanc qui avait été, longtemps auparavant, le plus beau véhicule de la ville, exception faite de la petite flotte de Lincoln, des berlines luxueuses, collectionnées par JT Shultz. C'était d'ailleurs lui qui avait acheté le tout-terrain et en avait fait don à la ville, pour « le maintien de l'ordre », à l'occasion d'un de ses grands rassemblements à l'usine. À l'époque, Red adorait conduire cet engin, explorer les petites routes sinueuses de la forêt nationale d'Allegheny, apprendre tous leurs noms, ainsi que ceux des fermes. Passer prendre son fils, Junior, à la sortie de l'école, pour voir son expression de fierté en le découvrant adossé au capot dans son uniforme de shérif beige.

Aujourd'hui, néanmoins, JT Shultz était parti depuis longtemps et plus personne n'était en position d'acheter un nouveau véhicule, même si celui-ci requérait tout un rituel pour démarrer : appuyer trois fois sur l'accélérateur, tourner la clé dans le contact, la maintenir et attendre. La

plupart du temps, si Red faisait bien les choses, le moteur se réveillait dans un grondement. L'air conditionné était cassé depuis l'été précédent. Red n'avait pas l'intention de payer la réparation, et il n'avait pas réussi à convaincre quelqu'un d'autre de mettre la main à la poche. « Je n'ai pas non plus la clim dans ma camionnette, lui avait rétorqué l'adjoint à la mairie, et je ne me plains pas, moi. » Le mois dernier, Red avait nettoyé le véhicule. En retirant le tapis de sol côté passager il avait découvert un trou dû à la rouille, à travers lequel on voyait la chaussée. Il doutait que le véhicule passe le contrôle technique en octobre, mais avec un peu de chance ce ne serait plus son problème.

Il faisait encore chaud à l'heure du dîner, et l'atmosphère était étouffante à l'intérieur. Tant que Red roulait au-dessus de soixante, suffisamment d'air s'engouffrait dans l'habitacle, par les fenêtres ouvertes, et ça restait supportable. Il prit la route 28 pour se rendre à la ferme Hardy. Le chemin qui y menait était plus large et plus défoncé que dans son souvenir, à cause des va-et-vient incessants dus au chantier des pétroliers. Le tout-terrain tangua et le bas de caisse toucha le sol à deux reprises. Red se demanda si le trou côté passager ne risquait pas de s'élargir considérablement... Ce serait peut-être le moyen de retenir enfin l'attention de l'adjoint à la mairie.

Il se gara à côté du pick-up de Chase, descendit et traversa la cour pour se rendre à la maison. Comme personne ne répondit à la porte, il jeta un coup d'œil à travers les voilages en dentelle des fenêtres de devant. Le salon. Un parquet en bois massif sombre. Un poêle à bois. Un canapé

et deux fauteuils. Un immense tapis tressé au centre de la pièce. Tout était resté dans l'état dans lequel Maggie Hardy l'avait installé des dizaines d'années auparavant, après son mariage avec Jack et son emménagement. Sur le perron, une guêpe se mit à tourner autour de Red. Levant la tête, il découvrit un nid dans le coin d'une fenêtre : un petit cocon brun aussi compact qu'un poing. Il chassa la guêpe qui s'en prenait à lui et recula vivement.

Il voulut se rendre à l'étable, mais voyant les holstein se bousculer nonchalamment puis lui lancer un regard méfiant, il fit demi-tour. Il n'aimait pas les vaches, et ce depuis toujours. Leur odeur, bien sûr, était intolérable, pourtant ce n'était pas tout. Red était un garçon de Pittsburgh, il avait grandi dans la banlieue de McKee's Rocks, sur la rive sud du fleuve Ohio. Les Rocks, comme on disait. Quand il avait visité, lors d'une sortie scolaire en CE1, une ferme laitière dans la campagne voisine, il avait été obnubilé par une idée fixe : une seule de ces bêtes avait le pouvoir de broyer les os de son pied sous son poids. Il imagina aussi que son petit corps pourrait s'enfoncer dans la boue qui lui arrivait au genou et disparaître. Tous les autres enfants de sa classe avaient adoré cette excursion, ils s'étaient d'ailleurs bousculés pour presser, à tour de rôle, un pis et faire jaillir le lait dans un seau en métal – ils en avaient parlé pendant des semaines après... Red, lui, avait détesté cette expérience de la première à la dernière minute. Face à l'étable, aujourd'hui, il ressentait exactement la même aversion.

Il s'arrêta pour observer les terres agricoles : un grand champ de maïs aux rangées parfaitement alignées et qui ne

devaient pas encore lui arriver au genou à cette saison de l'année, trois champs pour le foin, un peu de soja. Enfin, au-delà de l'étable, dans celui que Jack avait laissé retourner en jachère l'été où Maggie était malade, il aperçut l'immense construction aux flancs métalliques, les réservoirs rouges, la tractopelle jaune vif qui griffait la colline, les énormes turbines à l'arrière de trois camions. Et puis l'agitation humaine tout autour, des petits points se déplaçant sur le terrain gris, calciné et trop plat. C'était la première fois qu'il voyait un site d'extraction, et c'était plus imposant qu'il ne l'avait imaginé. Plusieurs hectares. D'autres sites allaient voir le jour, il le savait. Les Witherspoon venaient de vendre. Les Franklin aussi. Transom avait initié le mouvement.

Il s'approcha du SUV noir de ce dernier, sortit son appareil photo de sa poche et le photographia. Il enfila une paire de gants en caoutchouc bleu qu'il avait pris dans l'armoire à fournitures avant de partir. Ils étaient trop serrés et lui arrachaient les poils des doigts – Leigh s'en servait pour nettoyer les toilettes. Il essaya la portière avant côté passager. Elle n'était pas verrouillée. À l'intérieur, sur la console centrale, un désodorisant à la vanille. Un vieux gobelet en polystyrène. À part ça c'était propre, très propre. Red prit une autre photo. Il ouvrit la boîte à gants. Un flacon de médicaments sur ordonnance roula vers le bord. Red photographia l'ensemble puis retourna le flacon marron dans sa paume pour lire l'étiquette. Vicodine prescrite à Transom par un médecin de Philadelphie. Red prit une nouvelle photo. Il glissa délicatement le flacon dans un sachet en plastique, avant de poursuivre son exploration

de la boîte à gants. Portefeuille, téléphone portable. Il sortit ce dernier : la batterie était déchargée, sans surprise. Ça faisait au moins cinq jours qu'il se trouvait dans cette voiture. Red l'ajouta dans le sachet, ainsi que le portefeuille. Rien sur la banquette arrière, ni dans les vide-poches des portières. Le coffre était plein, lui : une balle de baseball et un gant, une glacière avec un pack de six bières Rolling Rock, un sac de couchage, deux oreillers en plumes, hors de prix. Et une pochette à soufflets remplie de documents. Il sortit une feuille. Une facture de portable. Dans un autre compartiment, une liasse épaisse agrafée : un contrat d'une compagnie pétrolière. Étrange, se dit Red. La plupart des gens ne gardaient pas leurs papiers importants dans leur coffre. Il fourra la pochette sous son bras pour aller la déposer dans son tout-terrain.

Il s'arrêta en chemin pour observer le potager devant la ferme. Plants de tomates, de courgettes, dont il reconnaissait les feuilles. Des cosmos, pas encore ouverts. La fleur préférée de sa femme, Sue. Elle se serait baissée et aurait passé ses doigts le long d'une tige puis autour des boutons délicats. Il s'agenouilla pour en toucher un.

- Hé !

Red se redressa si vivement que ses genoux protestèrent et il pensa à de vieux gonds usés par la rouille et le temps. Il se retourna et faillit perdre l'équilibre.

Chase Hardy se tenait derrière lui, un immense sac de jute sur l'épaule. Il portait une casquette, un jean déchiré, un tee-shirt bleu et des bottes en caoutchouc qui lui montraient jusqu'aux genoux.

– Shérif ? Désolé, je ne voulais pas vous faire peur. Vous allez bien ?

Il se rapprocha et posa une main puissante sur l'épaule de Red.

– Vous m'avez collé une sacrée frousse, ajouta Chase. Je n'ai pas entendu votre voiture arriver, et je ne m'attendais pas à avoir de la visite. J'ai cru que vous étiez un employé de la compagnie qui venait fourrer son nez jusqu'ici.

– Désolé. J'ai frappé, personne ne m'a ouvert et j'en ai déduit que tu étais absent.

– J'étais dans le cellier, derrière.

Il se baissa pour déposer le sac par terre, en appui contre sa jambe. Puis il fit un geste en direction du potager.

– Maggie les adorait, elle aussi. Les cosmos. Je continue à en planter chaque année.

Il leva les yeux vers le ciel et haussa les épaules.

– C'est une façon de penser à elle. Et parfois je me dis que si elle peut voir la ferme de là-haut, ça doit lui faire plaisir d'en apercevoir dans son ancien potager.

Red n'avait rien planté depuis deux ans maintenant, depuis la mort de Sue, partie après un combat perdu d'avance contre un cancer du pancréas, qui n'avait eu que le mérite d'être expéditif. Certaines choses, il l'avait compris, étaient encore trop dures, et le jardinage en faisait partie.

– C'est une visite professionnelle ou de courtoisie, shérif ?

Red sortit son mouchoir de sa poche et se tamponna le front.